



EUGÉNIE COTTON

ILLUSTRE INCONNUE

À ROCHEFORT

(1881-1967)



► Alain Dalançon

2021 marquera le 140^e anniversaire de la naissance d'Eugénie Cotton, née Feytis, à Soubise. Il y a fort à craindre qu'un tel anniversaire passe inaperçu dans le pays rochefortais. C'est pourquoi il nous a semblé judicieux de rappeler le parcours de cette femme illustre, mais largement oubliée aujourd'hui, et même inconnue dans sa région natale à laquelle elle avait un grand attachement.

À l'heure où de tous côtés est mis en valeur le rôle des femmes dans la Cité, aujourd'hui et dans le passé, pourquoi ce vide dans la mémoire collective ? Et pourtant, cette écolière d'une famille très modeste de Rochefort, fut une des premières bachelières, une des premières agrégées scientifiques ; élève et amie de Marie Curie, mariée en 1913 au grand savant Emile Cotton, elle devint chercheuse et professeure dans la prestigieuse École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres, qu'elle dirigea à la demande de Jean Zay de 1936 à 1941. Mise à la retraite par le Régime de Vichy, elle aida la Résistance, elle fut une des fondatrices de l'Union des femmes françaises et de la Fédération démocratique internationale des femmes, adulée et récompensée de son vivant. Mais c'était à l'époque de la « Guerre froide », et ceci explique sans doute cela.

Le temps n'est-il pas aujourd'hui révolu, où dans les différents camps politiques qui s'affrontèrent au XX^e siècle, on effaçait de la mémoire celles et ceux qu'on détestait ou négligeait ? Même dans les sphères et les lieux où elle a laissé

une trace, comme dans les municipalités de la banlieue rouge parisienne d'après-guerre, où existent des lycées et collèges, des rues et places portant son nom, elle reste une quasi inconnue pour les générations actuelles. Elle a bien droit à une courte notice dans le Dictionnaire biographique Maitron¹ (mouvement ouvrier, mouvement social), mais n'a pas sa place dans les dictionnaires des militantes féministes. Et qui connaît le cratère Cotton sur la planète Vénus ?

Il a fallu que ce soit une historienne grecque, Loukia Efthymiou, professeure au département de langues et littérature française à l'université d'Athènes, qui écrive sa biographie en utilisant notamment les archives de la savante et militante déposées par son fils et sa petite fille à la Bibliothèque Marguerite Durand. Un livre passionnant, paru en 2019, parfois un peu touffu mais très documenté, qui retrace une vie, en montrant comment sa trajectoire s'inscrit dans la traversée d'un siècle et la pluralité de territoires (enseignement, militantisme, science).

Une biographie à partir d'un travail exigeant sur les sources et éclairée par le contexte. Une biographie tissant l'individuel et le collectif, l'histoire particulière et l'histoire collective. Une biographie d'une grande humanité, mais qui ne tombe jamais dans l'apologie, dont Eugénie Cotton fut l'objet dans les années 1950-1960.

Dans cet article, nous avons donc largement utilisé ce livre, en apportant quelques précisions et rectifications sur ses origines et sa jeunesse.

¹ Par Michel Dreyfus, <https://maitron.fr/spip.php?article20785>.

Qui était donc Eugénie Cotton ? Cette femme qu'on voit sur des photos, d'un âge indéfini, vêtue de noir, imperturbablement coiffée d'un austère chignon d'un autre âge.

Trois séquences dans son parcours :

1- Les années de formation (1881-1904) d'une jeune fille issue d'une famille de petits commerçants et artisans charentais au début de la III^e République et du façonnement du modèle républicain.

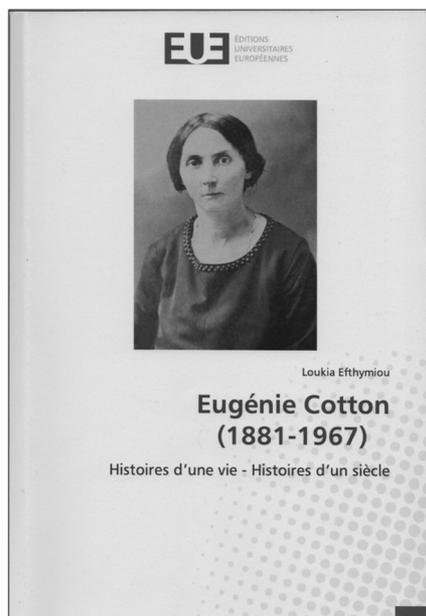
2- La longue et brillante carrière d'enseignante, de directrice et de chercheure à l'ENS de Sèvres, de 1905 à 1941.

3- Son activité sociale et politique après la Libération et durant la période de la Guerre froide à l'échelle nationale et internationale, en faveur du féminisme et du pacifisme internationalistes, de 1945 à sa mort.

Ce sont surtout les deux premières parties que nous traiterons, la 3^e étant beaucoup plus connue.

Origines et jeunesse (1881-1904)

Eugénie, Elise, Corinne Feytis est née le 13 octobre 1881 à Soubise. Elle est la seconde fille d'Eugène, Charles Feytis, et d'Emilie, Marie, Esther Menant. Ses chers parents l'épaulèrent avec persévérance et amour pour qu'elle réussisse son ascension par l'école, et auxquels elle répondit par autant d'amour et de reconnaissance, bien au-delà de leur mort en 1911 et 1916.



Couverture de l'ouvrage de Loukia Efthymiou Editions universitaires européennes, 2019



Sa maison natale et la plaque commémorative

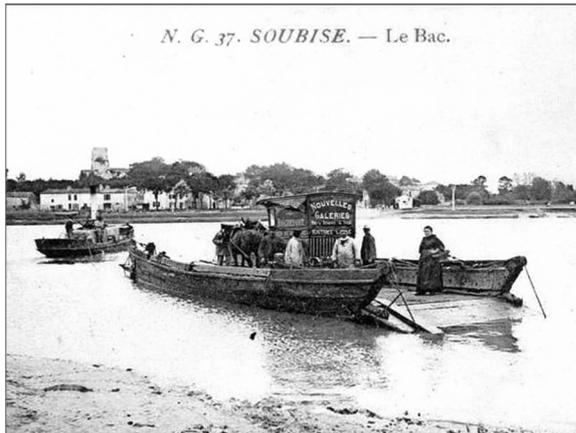
Le milieu familial

Son père Eugène, né à Soubise le 15 octobre 1844², était l'aîné d'une fratrie de quatre garçons. Le grand-père Jean, qui ne savait pas signer, cordier de son état, originaire du Lot-et-Garonne, après son tour de France, était venu s'installer à Soubise avec sa femme, Marie Hashagen (une maîtresse femme protestante venue de Wurtemberg), dont le frère Eugène était marchand de vins à Rochefort. Il y avait du travail dans ce bourg, ancien fief des Rohan de Soubise, où les gens vivaient essentiellement d'agriculture et de pêche, sur la rive gauche de l'embouchure de la Charente qu'on traversait en bac en face de la cité-arsenal de Rochefort. Eugène fut donc aussi cordier avec son père Jean et ses deux frères, Ernest et Isidore, le quatrième étant mort encore enfant.

À 23 ans, il épousa à Soubise, le 26 mai 1868, une jeune fille de 16 ans, Emilie Menant. Ses parents tenaient l'épicerie tabac voisine. Son père Jean-Marie, Jacques Menant, né à Rennes, était un ancien gendarme qui avait obtenu la concession du bureau de tabac. Cette mère Emilie, dénommée en fait Amélie, qui avait le don de conter des histoires, raconta à ses filles le véritable roman breton de leur grand-père, mort en 1882 à 79 ans. Il était le fils d'une mésalliance. Sa mère, Marguerite de Janin, appartenait à une famille de la petite

² AD 17 en ligne pour toutes références d'état civil.

noblesse bretonne, dont les parents avaient péri, noyés durant la Terreur à Nantes, de sorte qu'elle fut élevée par leur jardinier et épousa leur fils. Le fruit de leur union, Jean-Jacques, devint gendarme dans l'île de Ré où il se maria avec la fille de bons paysans du Bois, Scolastique, Esther Moreau. Le ménage quitta l'île puis vint à Aigrefeuille où ils bénéficièrent de la gerance d'un bureau de tabac, et où naquit Émilie (Amélie) le 6 décembre 1851, puis ils s'installèrent à Soubise.



Ce serait Esther, qui, analphabète, envoya sa fille Emilie à l'école et qui, par précaution, en raison de la maladie et de son âge (57 ans en 1868, morte en 1875) aurait arrangé le mariage entre sa fille et le voisin Eugène, sérieux, travailleur et de bonne renommée. Pendant 10 ans le couple n'eut pas d'enfant. Amélie est la première née, le 6 janvier 1878. Eugénie arrive trois ans plus tard : deux jolies petites filles très enjouées et complices. Comme c'est encore l'habitude chez les commerçants, Eugénie est mise en nourrice chez un couple de paysans, les Bourdeau, pour lesquels elle gardera une grande affection.

Sa mère tient le commerce d'épicerie de ses parents Menant. Et Eugène est cordier avec père et frères. Ce libre-penseur, républicain depuis toujours, a été le seul à Soubise, à voter non au dernier plébiscite de Napoléon III de 1870, et siège au conseil municipal. La famille habite une modeste maison dans la Grand rue, sur la façade de laquelle est apposée aujourd'hui une plaque. Eugénie la décrit : le magasin ouvrant sur la rue, l'arrière-magasin où l'on rangeait les pots et les plats en terre cuite, qui servait l'été de salle à manger, dominant un vallon d'où l'on voyait les bateaux remontant sur Rochefort et, la nuit, les lanternes des voitures sur la route de Port-des-Barques.

La réussite scolaire des filles

Eugène, comme sa femme Amélie, voulait que ses filles réussissent en les faisant instruire. Il l'aurait bien voulu aussi pour un fils mais, après le décès d'une petite Marie, morte trois jours après sa naissance en juillet 1886, un petit Eugène, Ferdinand ne vécut que 10 jours en août 1887. Cette disparition porte un dur coup au moral du couple. Eugène a perdu deux doigts dans un accident à la main gauche, ce qui lui interdit de poursuivre son métier. La famille va donc tenter sa chance de l'autre côté de la Charente, à Rochefort, la grande ville, où les filles pourront aller à l'école. Elles ont 9 et 6 ans. C'est un nouveau départ en 1887 dans la cité-arsenal voisine que l'on connaît bien, dirigée par une municipalité républicaine dont Ernest Braud est sur le point d'être élu maire en 1888.

La famille occupe, un peu à l'étroit, un logement au 20, rue Toufaire³, où 25 personnes habitent. Eugène est négociant en grains et une partie des économies a servi à mettre en route un petit commerce de graineterie tenue par Amélie. Les deux sœurs vont à l'école, probablement publique, rue des Vermandois. Elles réussissent très bien. Eugénie compense ainsi les moqueries de ses camarades qui l'appellent « Gueule brûlée », à cause d'une casserole d'eau bouillante renversée sur sa figure à quatre ans, qui lui laisse une cicatrice au coin droit de la lèvre inférieure, très visible sur les photos. Mère et père espèrent pousser leurs filles à faire des études au début du développement de l'enseignement secondaire féminin.

La graineterie est cependant un échec, comme le négoce d'Eugène : il devient employé, voyageur de commerce. Ils habitent dans le faubourg, une toute petite maison individuelle, au 81 rue du Chêne (actuelle rue Voltaire) à côté de l'école Saint-Joseph⁴. L'aînée est reçue au concours d'entrée à l'École normale d'institutrices de la Rochelle en 1894.

Quant à la cadette, on vise encore plus haut pour elle. Elle est brillamment reçue au concours des bourses, à 13 ans, mais non pour entrer au collège de Rochefort récemment ouvert, ni à celui de La Rochelle où elle est refusée, mais à Niort en 1894. L'établissement dont l'internat est sis dans la pension Giraud, s'installe bientôt dans le nouveau lycée Jean Macé, inauguré à la rentrée 1897, avenue de Limoges.

En 1896, la famille part pour Tonnay-Charente, à la Perrière ; l'aînée est malade et meurt le

³ Recensement de 1891, AD 17.

⁴ Recensement de 1896, AD 17.

1^{er} octobre de la fièvre typhoïde (elle sera enterrée à Soubise). Le chagrin est immense. Toute l'affection des parents se reporte alors sur la cadette Eugénie, désormais fille unique.



La maison du faubourg à Rochefort

Du lycée de Niort à l'ENS de Sèvres

Le père est toujours voyageur de commerce, vague négociant en grains et vins, et cultive des chrysanthèmes à Tonnavy, qu'il vend sur les marchés et pour lesquelles il obtient un prix à la Rochelle à la Toussaint 1906⁵. Amélie fait de la couture et aide son mari. On compte sou à sou.

Eugénie bûche, soutenue par ses parents, sa directrice, M^{lle} Duponchel, et ses professeuses, des féministes, Gabrielle Logerot⁶ et Marguerite Aron. Elle passe le brevet élémentaire puis le brevet supérieur, au cas où, pour devenir au moins institutrice. Elle réussit partout mais a surtout le goût des sciences : « lorsque j'appris au cours de cosmographie que l'on pouvait connaître la composition du soleil et celle des étoiles en faisant l'analyse spectroscopique de la lumière que nous recevons des astres, j'en fus émerveillée [...] et voilà que je compris tout [...] » Elle choisit la voie moderne sans latin, car elle pourra toujours se reconverter en lettres mais pas en sciences. Et elle obtient le bac littérature-mathématiques en 1900 : c'est marqué dans le journal⁷ ! Elle serait de Rochefort, alors que la famille n'y habite plus.

Elle prépare en même temps le concours d'entrée aux deux ENS de filles (Sèvres et Fontenay-aux-Roses). Toujours épaulée par ses professeuses et sa directrice et soutenue par ses parents. Son père lui rend visite le plus souvent possible. Sa mère lui prépare des confitures et surtout lui écrit, car c'est non seulement une conteuse mais une épistolière fertile (même si elle fait des fautes d'orthographe).

Admissible la première année à la plus prestigieuse des deux ENS, celle de Sèvres, elle est admise à la seconde tentative en 1901, au 3^e rang. Apothéose. Elle est une des quatre scientifiques de la 21^e promotion. Elle dispose d'une thurne à Sèvres, son père lui fabrique une bibliothèque, sa mère des jupes et manteaux. Elle suit les cours de Jean Perrin, rencontre les époux Curie : c'est le déclic de part et d'autre, en particulier avec Marie Curie qui la prend sous son aile. Les Curie sont reçus à Tonnavy pendant les vacances de 1903, Pierre Curie apprend à Eugénie à rouler à bicyclette à Oléron. Elle se voit participer à la construction et à l'évolution de la nouvelle science. Puis c'est la réussite à l'agrégation féminine de sciences physiques et naturelles en 1904. Eugénie est une des premières femmes agrégées, major sur quatre. C'est encore dans le journal⁸. Les parents ouvrent une bouteille de champagne, mise en réserve, mais éventée.



ENS 1903, Marie Curie et ses élèves, E. Feytis à sa droite

Elle « essuie les plâtres » en étant nommée professeuse à la rentrée 1904 avec son amie sèvrienne, Anna Cartan, 1^{ère} à l'agrégation de mathématiques, au collège de filles de Poitiers, où elle est obligée d'enseigner la couture. L'année suivante, grâce à l'appui de ses professeurs, elle est rappelée à l'ENS comme maîtresse adjointe répétitrice. Une nouvelle vie commence. Elle a 23 ans. Elle fait venir en décembre 1907, à Sèvres, ses parents qui se sont saignés aux quatre veines pour elle et qui n'ont guère de revenus. Son père, malade, y mourra en 1911, sa mère en 1916.

⁵ *L'Echo rochelais*,

⁶ Cofondatrice de la *Vie heureuse*, future Prix Femina.

⁷ *L'Echo rochelais*

⁸ *L'Echo Saintongeais* du 7 août 1904.

Une brillante carrière (1905-1941)

Enseignante à l'ENS, elle va toujours se préoccuper de former l'élite des professeurs de l'enseignement secondaire féminin qui se développe. Mais ce qui la passionne d'abord, c'est de pouvoir elle aussi faire de la recherche scientifique qui ne peut être réservée aux seuls hommes.

Les débuts dans la recherche

Marie Curie est un exemple mais aussi presque une exception. Heureusement, elle est encouragée par des amis qui comptent parmi les plus grands savants de l'époque : Pierre Curie, Paul Langevin, Jean Perrin, Charles Maurain, Pierre Weiss. Mais il lui faut d'abord obtenir la licence en faculté pour le doctorat : ce grade universitaire n'était en effet pas préparé à l'École et n'était pas nécessaire pour présenter l'agrégation. C'est seulement après avoir obtenu ce titre qu'elle peut vraiment commencer son travail de recherche, en 1908, au laboratoire de chimie physique de la Sorbonne. Mais son service d'enseignante à l'ENS ne lui laisse que peu de temps. Elle se rend pourtant à la Société française de physique où elle fait une communication sur le paramagnétisme des sels métalliques. Pierre Weiss qui travaille avec Aimé Cotton (son futur mari) et s'intéresse à cette question, dirige un important laboratoire de magnétisme à l'École polytechnique de Zurich. Il l'invite en 1912 à venir travailler en Suisse, ce qu'elle accepte après avoir obtenu un congé d'un an et une bourse.

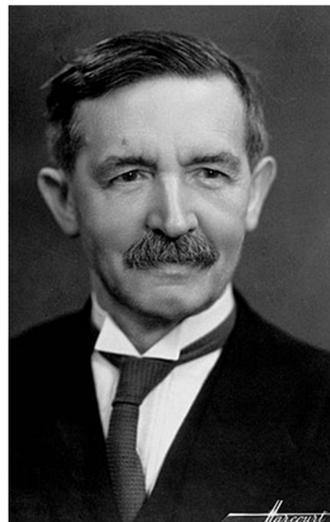
Elle est émerveillée par les moyens de ce labo où travaillent ensemble Suisses, Allemands et Français. Elle y apprend beaucoup et fournit des travaux servant à l'élaboration par Weiss de sa théorie du magnéton.

Le couple avec Aimé Cotton

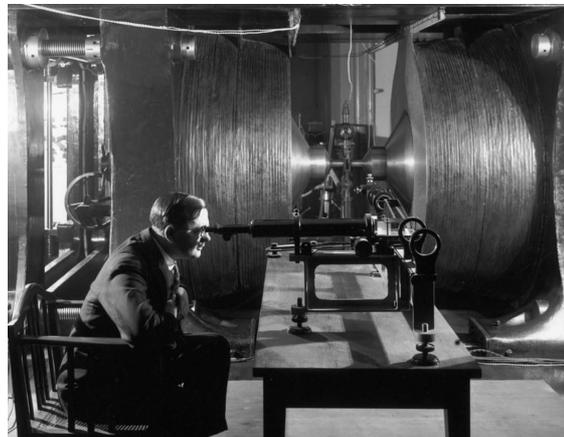
De retour à Sèvres, elle se marie le 5 août 1913 à Paris (XIV^e arr.) avec Aimé Cotton, autre savant déjà renommé, qu'elle a rencontré en 1905, alors qu'il venait d'être nommé pour faire des conférences aux ENS. Cette union, mûrement réfléchie, est fondée sur une passion commune, celle de la science, des mêmes goûts simples, et durera, toujours empreinte d'une grande affection mutuelle. C'est une chance pour elle mais peut-être aussi un handicap. Ne risque-t-elle pas de rester dans l'ombre de ce chercheur et bientôt savant de renommée internationale ? D'autant qu'elle ne veut pas renoncer à la maternité et à ses devoirs de mère : elle donnera naissance à quatre enfants entre 1914 et 1919, ce qui n'est guère compatible avec une carrière d'enseignante chercheuse.

Il y a aussi la différence d'âge et de milieu d'origine. Aimé a 12 ans de plus et est issu de la bonne petite bourgeoisie qui a déjà fait carrière dans l'enseignement. Son grand-père était directeur de l'École normale d'instituteurs de Bourg-en-Bresse ; son père, Eugène, professeur de mathématiques au collège de Bourg ; son frère Émile, mathématicien, professeur à la faculté de Grenoble, futur académicien ; sa sœur Marie, reçue 1^{ère} à l'agrégation de mathématiques en 1889, professeure à Bourg avant de l'être au prestigieux lycée Fénélon à Paris.

Le parcours d'Aimé a été brillant. Reçu à l'ENS de la rue d'Ulm en 1899, il est lauréat de l'agrégation de sciences physiques en 1893, découvreur de la « dichroïsme circulaire » au labo de l'ENS, maître de conférences en 1895 à la faculté de Toulouse, docteur ès sciences en 1896, maître de conférences à l'ENS Saint-Cloud en 1904 et vient aussi faire des conférences à Sèvres où il remplace officiellement Jean Perrin en 1912.



Aimé Cotton
Académicien des sciences, utilisant l'électroaimant de Bellevue



Politiquement il est à gauche, comme le père d'Eugénie. Dreyfusard, il est membre de la LDH mais sans investissement dans un parti. Il a la passion de l'alpinisme au point qu'il a gravi le Mont-Blanc quasiment en costume de ville. Les Cotton possèdent une propriété à Dhuys où la famille viendra passer ses vacances plutôt qu'à Soubise où Eugénie a encore quelques parents.

La question pour elle, qui avoue n'être nullement une femme d'intérieur, est de savoir si elle sera à la hauteur de ce qu'on attend généralement d'une épouse. Car elle souhaite respecter les attributions des sexes : faire la cuisine pour laquelle ses amis professeurs hommes lui décernent des encouragements à ses « brouillons », comme en marge d'une copie, et être mère.

Le 21 juillet 1914, naît un garçon prénommé Eugène comme ses deux grands-pères mais qu'Aimé appelle « Cottodino », qui signifie en esperanto « descendant de Cotton ». Car il est espérantiste comme beaucoup de progressistes qui sont pacifistes, ce qui est conciliable avec patriotisme.

D'ailleurs pendant la Grande Guerre, comme Marie Curie, Paul Langevin et Jean Perrin, Aimé s'emploie à faire reconnaître le rôle de la recherche dans la Défense nationale. Ainsi met-il au point avec son ami Weiss un procédé de repérage des positions de l'artillerie ennemie, et visite-t-il les tranchées pour vérifier l'efficacité du système.

Cette guerre est une épreuve pour tous. Son cousin Valentin Feytis, auquel elle était très liée, est tué dès le 3 novembre 1914. Son second fils, Paul, né prématuré en février 1916, meurt deux jours après sa naissance comme son petit-frère en 1887, tandis que sa mère chérie expire le 5 octobre suivant. La douleur s'apaise avec la naissance de Minnie en mars 1917. Dans ces conditions, elle ne peut faire guère plus que son service à l'ENS ; elle évoque l'autre front à l'arrière, celui des femmes. Et puis c'est le grand soulagement de l'armistice du 11 novembre 1918 : « j'ai longtemps écouté les cloches de Sèvres dont le son montait jusqu'à nos côtes boisés. Et parce qu'une nouvelle petite vie s'était récemment annoncée en moi, ces cloches de la paix m'emplissaient d'une émotion profonde. » Eugénie était en effet à nouveau enceinte d'une petite Jeannette qui naîtra en mars 1919.

La reprise de la recherche

Le retour à la paix est une période heureuse où le couple jouit d'un vrai bonheur familial que la

pellicule fixe dans le jardin de la maison de Sèvres, la villa achetée en 1923, dénommée « villa Dick » du nom de l'épagneul adopté en même temps. Pourtant ce bonheur est assombri par la maladie : Eugénie, victime de crises de coliques néphrétiques, est opérée de la vésicule biliaire et doit s'arrêter plusieurs mois en 1923-1924. En 1926, la petite Minnie meurt d'une crise d'appendicite non détectée à temps. Aimé, devenu professeur à la Sorbonne, arrête de fumer en raison de crises d'artérite et se consacre à fond à la réalisation de l'installation par l'Académie des sciences du plus grand électroaimant de l'époque, à Bellevue, inauguré en 1928, premier grand équipement français pour la recherche fondamentale.

Eugénie a repris le travail pour soutenir ses thèses dont elle montre le brouillon de l'une à l'ami Weiss qui lui répond gentiment que la recherche a évolué depuis 1912. Néanmoins, elle soutient brillamment sa thèse à Strasbourg et devient docteur en 1925. Cette fin des années 1920 est donc une période de succès pour le couple qui fréquente les plus grands savants en France et à l'étranger. Mais Eugénie qui conduit la Citroën C4 depuis 1927, et obtient la Légion d'honneur en 1934, vit dans l'ombre de son mari. C'est pourtant elle qui est responsable du labo de l'ENS où elle suit de près les travaux de ses élèves de façon maternelle pour les préparer à l'agrégation féminine où la part des sciences naturelles a été réduite au profit de la physique⁹. Deux conditions lui paraissaient indispensables pour sa pédagogie : « On n'enseigne bien que les questions qui vous ont demandé beaucoup de travail de réflexion personnelle et connaissance des techniques » et elle ajoutait : « J'aimais mes élèves choisies par un difficile concours et avides de se développer. »

La nomination à la tête de l'ENS en 1936

Après hésitation, elle accepte la proposition du nouveau jeune ministre de l'Éducation nationale du gouvernement de Front populaire, Jean Zay, de diriger à la rentrée 1936 l'École normale où elle enseigne depuis plus de 30 ans. Certes le couple avait soutenu le Rassemblement populaire, adhéré au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes co-présidé par Langevin, et entretenait des relations amicales avec des intellectuels communistes mais n'était pas encarté. Mais ce sont ses qualités de pédagogue, son expérience et l'orientation nouvelle qu'elle souhaite donner à l'ENS qui ont pesé dans le choix du ministre.

⁹ En 1927. L. Eftymiou, « Le genre des concours », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 18 | 2003.



60 - SÈVRES (Seine-et-Oise) - La façade de l'École Normale supérieure pour les Jeunes Filles

Elle ouvre son école sur le monde, en mettant en place un centre de documentation, en favorisant les voyages d'études et l'obtention de bourses par l'Office central de la Coopération à l'école. Mais elle rappelle que « l'état de mariage ne peut-être qu'exceptionnel » pour les sèviennes, à cause de la santé fragile des femmes et de leur rôle social de future mère.

Son objectif est d'obtenir l'identification des études féminines et masculines et des titres universitaires. Cela passe par plusieurs points. La mixité généralisée des agrégations, l'assimilation des concours des deux ENS de garçons et de filles par un concours unique d'entrée et le rattachement de l'ENS de Sèvres à l'enseignement supérieur. La directrice précédente, Anna Amieux, s'était fermement opposée à tout cela. Jean Zay, par prudence, est partisan d'identité mais dans l'égalité.

Eugénie n'obtient donc pas tout ce qu'elle souhaite. Mais le décret de 23 décembre 1936 rattachant l'ENS à la direction de l'enseignement supérieur est une victoire, acquise contre la volonté du directeur de l'enseignement secondaire, Vial. Désormais Sèvres aura ses labos comme Ulm, pourra vraiment former à la recherche, et des maîtres de conférences des facultés¹⁰ viendront faire cours, au lieu des professeurs des classes préparatoires des lycées parisiens, tout en étant épaulés par des agrégées répétitrices.

Elle obtient aussi que les admissibles au concours d'entrée, non admises, puissent, comme les garçons, bénéficier d'une bourse de licence dans les facultés de province pour terminer leurs études. « Je ne compris que par la suite, écrivit-elle, que la poursuite de l'émancipation des femmes était un aspect de la démocratisation du régime. »

Mais elle échoue à obtenir un concours unique Ulm-Sèvres ; un transfert de l'école à Paris est programmé dans un processus assimilationniste mais les travaux ne se font pas, à cause de la politique des décrets-lois de 1938 réservant les crédits prévus à la Défense nationale. De même, la réforme des agrégations de 1938 interdit aux femmes de se présenter aux agrégations masculines, mais les programmes doivent s'identifier.

Exode et mise à la retraite d'office

L'exode et la défaite de 1940 sont vécus comme un traumatisme par Eugénie. Avec son mari, elle avait senti le danger de la mise en péril de la paix par la montée du fascisme et du nazisme, ce dont ils avaient été les témoins au cours de voyages en Europe. Ils avaient accueilli des savants juifs allemands chassés par Hitler et des savants espagnols dans leur villa. Ils s'étaient montrés hostiles aux accords de Munich qu'ils qualifieront plus tard de « trahison ».

Le 3 novembre 1939, elle organise la traditionnelle rentrée en présentant aux élèves la nouvelle organisation. L'École a aménagé des abris, préparé le camouflage de la lumière, et déménagé 56 chambres sous les combles. Tout ce petit monde féminin se case comme il peut, et va à Paris suivre les cours de licence, en métro, en groupe, le masque à gaz en bandoulière. Le processus d'assimilation des études masculines et féminines devait toucher à sa fin à l'été 1940. Elle s'apprêtait à le faire savoir quand, de la « drôle de guerre », on passe à l'offensive allemande de mai. C'est la débâcle et la défaite humiliante. L'École ferme et les Cotton, accompagnés des beaux-parents de Jeanette et de la sous-directrice, partent dans deux voitures pour tenter de rejoindre la propriété de Dhuy. Triste exode de deux jours où les voitures tombent en panne, où l'on couche dans des granges. Puis ils renoncent et reviennent à Sèvres où ils trouvent une École pillée par l'envahisseur mais dont les labos et le bureau de la directrice ont été préservés.

Eugénie fait face et prépare la 60^e rentrée qui a lieu le 27 octobre 1940, après s'être opposée crânement à une occupation de son école par une compagnie allemande de 140 hommes. L'année scolaire se déroule tant bien que mal, les résultats

10

des sèviennes à l'agrégation de mathématiques sont excellents : un seul échec. L'École occupe désormais deux locaux à Paris, un pavillon boulevard Raspail et un hôtel du XVIII^e rue de Chevreuse, le *Red Hall*, déserté par les universitaires américaines. Eugénie se prépare à la 61^e rentrée mais elle ne l'effectuera pas, car Jérôme Carcopino¹¹, du cabinet Darlan, la met en retraite d'office et la remplace par Edmée Hatingais.

Par la suite ses partisans évoqueront une « révocation », un « limogeage ». La réalité est plus complexe. Sans doute Eugénie était-elle connue pour ses idées progressistes et son hostilité à la « Révolution nationale » de Vichy, mais elle avait gardé les formes pour conserver les quelques élèves israélites de l'ENS, en demandant des dérogations dont le principe avait été admis par Carcopino. Le ministre se retranche derrière le fait qu'elle a atteint la limite d'âge de 60 ans, définie par la loi de 1936, au-delà de laquelle les professeurs femmes des lycées et collèges ne peuvent être maintenues en activité, pour la « remercier des services éminents qu'elle avait rendu à l'Université » au cours de « sa féconde carrière ». Eugénie ne proteste d'ailleurs pas, d'autant qu'Aimé prend lui aussi sa retraite en octobre 1941.

La période militante 1945-1967

Le couple vit dès lors dans le pavillon de Sèvres, mais se rend régulièrement au laboratoire de Bellevue où ils poursuivent leurs expériences. La famille est dispersée. Leur fils Eugène, ancien élève de l'ENS, agrégé de physique en 1938, marié jeune, déjà père de deux enfants, travaille à Lyon dans le labo de Joliot-Curie. Leur fille Jeanette, mariée elle aussi à un chercheur en médecine, Pierre Manigault, vit à Marseille.

À cette séparation s'ajoutent les épreuves imposées par l'Occupant. Aimé est arrêté par les Allemands à deux reprises. Une première fois avec trois autres académiciens (Borel, Mauguin et Lapicque), durant plus d'un mois en octobre-novembre 1941 ; il sort de Fresnes, épuisé physiquement et moralement. Il s'agirait d'une intimidation visant à empêcher toute résistance universitaire et à encourager au contraire la collaboration. Aimé est arrêté une seconde fois à la veille de Pâques

1942, avec son fils venu rendre visite à ses parents et qui participe déjà à la Résistance à Lyon. D'autres académiciens, dont certains collègues de Pétain à l'Académie des sciences morales et politiques, sont arrêtés, et tous sont libérés le lendemain sur intervention du Maréchal. Il semblerait que cette nouvelle intimidation visait à contraindre le chef de l'État à rappeler Laval à la tête du gouvernement¹².

En définitive, le couple ne s'est pas vraiment engagé dans la Résistance active. Eugénie dira modestement : « Je ne suis ni une Zoïa¹³ ni une Danielle Casanova : je n'ai rien fait d'héroïque personnellement. J'ai aidé qui je pouvais en vue de la libération de la France. »

Présidente de l'UFF et de la FDIF en 1945

Dans l'euphorie de la Libération, Eugénie est sollicitée pour reprendre la direction de l'ENS dont Edmée Hatingais vient d'être suspendue. Elle refuse, afin, répond-elle, de continuer à travailler auprès de son mari et parce qu'elle considère que la direction de l'ENS doit être confiée à une « personne dans la force de l'âge »¹⁴.

On peut donc être étonné qu'elle ait accepté de prendre la présidence de l'Union des femmes françaises lors de son premier congrès en juin 1945, une « organisation de masse » contrôlée par le Parti communiste, alors qu'elle n'était pas membre du Parti mais seulement sympathisante. Qu'est ce qui déclenche le passage d'une carrière universitaire et scientifique respectueuse des règles, au militantisme associatif et politique dans lequel elle va s'investir à fond durant encore une vingtaine d'années, alors qu'elle a déjà 64 ans ?

Deux faisceaux d'explications s'entrecroisent. D'une part, la volonté du Parti des « 75 000 fusillés » de jouer un rôle dirigeant dans la Reconstruction du pays, dans le cadre d'un monde nouveau dans lequel l'URSS est devenue l'alter ego des puissances occidentales. Le PCF sous la direction de Maurice Thorez revenu de l'URSS, souhaite élargir son influence dans la confédération syndicale ultradominante qu'est la CGT, ainsi que dans toute une série d'organisations, dont celles s'adressant aux femmes. Mais il s'agit de dépasser les

¹¹ Eminent historien de la Rome antique, professeur à la Sorbonne, ancien élève à l'ENS, il la dirige de 1940 à 1942, tout en faisant office de recteur de Paris. Nommé secrétaire d'État en février 1941, il est remplacé en avril 1942 par Abel Bonnard. Révoqué à la Libération, il bénéficiera d'un non-lieu par la Haute-Cour de Justice en 1947 pour services rendus à la Résistance.

¹² Ce qui a lieu le 19 avril, Carcopino étant remercié.

¹³ Zoïa Anatolievna Kosmodemianskaïa, résistante soviétique pendue par les nazis en 1941 à 18 ans, devenue l'un des martyrs les plus révéérés de la Grande Guerre patriotique.

¹⁴ C'est donc Lucie Prenant, professeur de philosophie au lycée Fénelon, qui en prend la tête, épouse de Marcel Prenant, professeur à la faculté de médecine de Paris, militant communiste, responsable des FTP, déporté en 1944 qui n'était pas encore revenu des camps (voir sa bio dans le Maitron, n°159092, par Yann Kindo).

revendications du féminisme réformiste d'avant-guerre qui ont été satisfaites : les femmes sont désormais électrices et éligibles. Le PCF veut s'adresser à elles en tant que citoyennes, mères et travailleuses, en les appelant à s'unir « pour la défense de la famille, pour la Libération et la Reconstruction de la France » (statuts déposés en avril 1945). Pour cela, les communistes ont besoin d'afficher une dirigeante non encartée qui incarne bien cette volonté de s'adresser à toutes les femmes françaises au-dessus des clivages partisans, idéologiques et même confessionnels.

De son côté, Eugénie Cotton, après avoir participé aux réunions préparatoires d'octobre-novembre 1944, où elle mesure la sincérité de ses interlocutrices venues la chercher, et surtout la pertinence des objectifs de l'organisation, qu'elle partage, accepte la présidence de l'UFF en juin 1945. Elle est certainement consciente du rôle qu'on veut lui faire jouer, mais elle n'a pas l'intention d'être une simple effigie¹⁵. Le temps est venu pour elle de s'engager : « La ferme attitude de mon mari, la courageuse conduite de mon fils pendant la Résistance, me convainquirent de la nécessité pour tout homme et pour toute femme résolus, de s'unir et d'agir, d'abord pour vaincre l'hitlérisme et ensuite pour éviter le retour de régimes aussi dégradants pour l'humanité. » Elle a d'ailleurs elle aussi l'idée, dès l'automne 1944, d'une union internationale des femmes « pour détruire le fascisme dans le monde, instaurer la Démocratie et la Paix, donner aux femmes des droits égaux à ceux des hommes et travailler à améliorer le développement physique, intellectuel et moral des enfants. » Tout est résumé dans cette phrase, établissant la jonction entre sa vie et ses engagements précédents et sa feuille de route à venir.

Elle devient donc aussi présidente fondatrice en novembre 1945 de la Fédération démocratique internationale des femmes (FDIF), qui tout en capitalisant les luttes des femmes antifascistes, se consacre à la défense des « droits de femmes » au niveau international, de sorte que le féminisme « n'était plus bourgeois¹⁶ ». L'historienne Francisca de Haan invite à reconsidérer l'histoire de cette association à travers le prisme de la Guerre froide. Elle démolit le mythe de l'historiographie hégémonique de l'Ouest selon laquelle la FDIF n'aurait été qu'une organisation à la solde de Moscou sans agenda propre et sans vocation féministe. Or, « bien plus qu'un combat annexe, la question

du droit des femmes assimilés aux droits humains et, par là même lié à la lutte anticapitaliste et anti-impérialiste », occupe dans le programme de la FDIF une place importante qui, s'il s'inscrit dans le féminisme réformiste égalitaire d'avant-guerre, l'internationalise avec un spectre politique bien plus étendu.



E. Cotton au 1^{er} congrès de l'UFF, image extraite du film de propagande, Ciné archives

Militante pendant la « Guerre froide »

Certes en 1946, elle fait le voyage à Moscou et en URSS où elle s'émerveille de ce qu'elle voit et fait l'éloge des femmes soviétiques durant la guerre et dans la Reconstruction. Dès cette année cependant, le temps se brouille entre les vainqueurs de 1945. Elle se voit refuser le visa pour assister à New-York à une assemblée internationale des femmes. Et bientôt on entre en 1947 dans la « Guerre froide » qui se traduit en France, sur fond de guerre d'Indochine, et de grèves revendicatives, par l'exclusion des ministres communistes du gouvernement.

Pacifiste

Au cours de cette « année terrible », Eugénie, présidente à la fois de l'UFF et de la FDIF, se lance dans la mobilisation pour la paix, en l'associant à la sauvegarde de la démocratie et à la lutte contre « les réactionnaires du monde entier », auteurs de guerre. Cette défense de la paix universelle devient centrale dans son discours, après le congrès de l'Entente mondiale pour la paix, tenu à l'Unesco, à Paris en septembre 1947. À la belle unité de la Résistance, s'est substitué le clivage profond entre communistes et leurs sympathisants et anticommunistes de tous bords : elle se situe dans un camp, sans arrière-pensée.

¹⁵ Dans sa thèse sur l'histoire de l'UFF (1944-1965), Sandra Fayolle minimise son rôle et met en avant celui de Jeannette Vermeersch, l'épouse de Thorez, d'Yvonne Dumont et de Claudine Chomat.

¹⁶ Keren Offen, *Les féminismes en Europe 1700-1950*, PUR, 2012.

Certaines de ses amies d'avant-guerre le lui reprochent (Catherine Schulhof¹⁷, présidente de la Société des agrégées, ou son ancienne directrice adjointe). Elle participe en 1948 à Wrocław au Congrès mondial des intellectuels pour la paix, qui s'intègre dans la stratégie du Kominform. Elle préside une séance avec Irène Joliot-Curie¹⁸. Picasso, Eluard, Fernand Léger sont du voyage ; c'est l'époque où artistes et intellectuels français participent nombreux à ce philosoviétisme qui durera au moins jusqu'en 1956.



Assemblée nationale des femmes pour le désarmement, mars 1951

Ce combat pour la Paix la motive fondamentalement : la physicienne dénonce l'utilisation de l'énergie atomique à des fins meurtrières, et, au congrès de Budapest de 1948, elle lie le « combat des femmes dans le monde pour leurs revendications en tant que mères, travailleuses et citoyennes » à ce « sujet unique, sur la question dont dépendent toutes les autres, la défense de la paix ». Tout naturellement, elle devient vice-présidente en 1949 du Mouvement mondial pour la Paix présidé par Joliot-Curie¹⁹, qui débouche sur l'appel de Stockholm du 18 mars 1950. Dans un climat très lourd, marqué par le début de la guerre de Corée en juin et les négociations engagées par les Américains pour le réarmement de l'Allemagne de l'Ouest (RFA) créée l'année précédente, suivie de celle de l'Est (RDA).

Elle s'engage dans la campagne illustrée par la colombe de Picasso. Joliot-Curie est révoqué de son poste de Haut-commissaire à l'énergie atomique. Elle-même est inculpée de « provocation à une entreprise de démoralisation de l'armée et la nation » (loi « scélérate » du 11 mars 1950). L'UFF a en effet engagé une campagne contre la « sale guerre » d'Indochine, diffusant une affiche intitulée *Non tu ne t'engageras pas*. Cette inculpation provoque beaucoup d'émoi dans les rangs des communistes et de leurs sympathisants ; des messages de soutien affluent, des biographies hagiographiques sont publiées dans bulletins et revues. Après la défaite de Cao Bang en octobre 1950, l'accusation se transforme en « participation » à une entreprise de provocation relevant du tribunal

militaire pour trahison. Après moult péripéties, l'affaire aboutira à un non-lieu en octobre 1951. Cette année est marquée aussi par plusieurs autres événements qui l'éprouvent ou qui la réjouissent. La FDIF perd son statut consultatif auprès de l'ONU à la demande des Américains qui sont indignés par la campagne de la fédération contre les atrocités commises par les troupes américaines et celles de Syng-Man-Rhé en Corée. La FDIF est contrainte de quitter Paris et va s'installer *Unter den Linden* à Berlin-Est. Eugénie ne pourra plus s'y rendre aussi facilement, d'autant qu'elle est victime d'une pneumonie double qui l'affaiblit beaucoup et l'empêche d'assister au grand rassemblement des femmes à Gennevilliers le 11 mars.

Peu après, le 15 avril, elle a la douleur de voir s'éteindre son mari, son compagnon bien-aimé, diminué par la maladie depuis plusieurs années. Elle a eu le temps de lui annoncer qu'elle allait recevoir le prix Staline de la Paix, ce qui avait réjoui ce dernier : « N'est-ce pas notre prix à tous les deux ? » Comme Joliot-Curie et Irène, sa femme, également lauréats, elle va le recevoir à Moscou le 2 juillet, des mains de Nina Popova, sa collaboratrice fidèle à la FDIF.

Puis l'UFF lui réserve la surprise d'organiser une grande fête pour son 70^e anniversaire. C'est la première fois qu'une femme est honorée de la sorte après le 60^e anniversaire de Staline et le 50^e de Thorez. Il faut rappeler aussi que son non-lieu n'était pas encore acquis. Sa modestie en souffre sans doute mais elle ne refuse pas d'en être l'héroïne adulée. Elle n'hésite d'ailleurs pas à écrire

¹⁷ Dictionnaire Maitron, <https://maitron.fr/spip.php?article130799>.

¹⁸ *Ibid*, <https://maitron.fr/spip.php?article88119>.

¹⁹ *Ibid*, <https://maitron.fr/spip.php?article88120>.

un hommage au « Grand Staline » dans les *Femmes françaises*, après sa mort en mars 1953, qui fut l'occasion de très nombreuses manifestations de reconnaissance débordant les frontières du monde communiste et de ses sympathisants.



Avec Ramishvari Nehru, Congrès pour le désarmement, 1962

Pour les droits des femmes

« Femmes de France, catholiques, socialistes, communistes, femmes qui n'appartenez à aucune organisation, le Congrès mondial des femmes est notre Congrès... pour la défense des droits des femmes : mères travailleuses, citoyennes ; pour la défense des droits de l'enfance ; pour la défense de la paix ». Tel est l'appel qu'elle lance pour le congrès convoqué à Copenhague du 5 au 10 juin 1953. La rhétorique convenue correspond néanmoins au sens de son combat. Pour elle, l'accession des femmes à la citoyenneté en 1945 était une étape nécessaire, mais qu'il faut élargir selon trois axes pour donner droit de cité à la « femme nouvelle » : le travail féminin (formation et statut), les droits des mères (reconnaissance de la maternité en tant que fonction sociale) et la réforme du code civil « réactionnaire et anti-social ».

Cette approche se conjugue avec celle de la coexistence pacifique au féminin. Elle applaudit la volonté d'indépendance et de non-alignement de 29 pays d'Afrique et d'Asie à la conférence de Bandung (avril 1955) et prépare le Congrès mondial des mères qui se tient à Lausanne en juillet, réunissant 1000 déléguées venues de 66 pays. Elle poursuit dans cette voie en mettant beaucoup d'espoir dans l'émergence du Tiers-monde, marquée par la conférence des Femmes d'Amérique latine à Santiago du Chili (1959) où elle conclut son discours : « Il faut que l'association des hommes et des femmes se fasse sur des bases équitables. »

Elle ne sera pourtant pas reconnue par la suite comme une militante féministe. Il est vrai que l'UFF et le PCF, sous la houlette de Jeannette Vermeersch, se sont opposés dans un premier temps aux campagnes en faveur de la contraception considérée comme relevant de l'individualisme petit-bourgeois, et ont mis l'accent sur le « droit à la maternité », en menant campagne pour l'accou-

chement sans douleur qu'Eugénie soutient. Elle est cependant sensible en 1961 à l'information et l'éducation sexuelle et approuve les méthodes du planning familial que Jeannette rejette toujours. C'est seulement en 1965, au moment de la candidature unique de la gauche de Mitterrand à la présidentielle, que l'UFF se prononcera en faveur de la révision de la loi de 1920, sans abandonner un vieux fonds maternaliste.

La paix encore et toujours

C'est en définitive sa préoccupation fondamentale à travers les péripéties du début de la « coexistence pacifique ». Mais encore marquées par des coups de force des deux camps et des conflits coloniaux. À la fin de l'année 1956, elle « pleure sur la mort de milliers d'êtres humains en Algérie, en Égypte et en Hongrie ». Elle participera à la mobilisation contre la guerre qui ne dit pas son nom en Algérie et s'investira en 1959-1960 dans le Mouvement de la paix « pour la paix par la négociation ». Cependant, elle ne condamne pas la répression de l'insurrection hongroise par les troupes soviétiques en 1956, et aux intellectuels de gauche qui protestent, elle répond : « il ne faut pas que, ce que nous considérons actuellement comme des erreurs, puisse ébranler notre confiance dans les forces du progrès ». Elle fera d'ailleurs partie de la direction de France-URSS.

Épilogue d'une vie

Eugénie Cotton consacre les dernières années de sa vie à conserver la mémoire scientifique, universitaire et militante des femmes et de sa famille. C'est l'occasion pour elle de revenir sur ses amies d'avant-guerre (Catherine Schulhof, Jeanne Streicher) et surtout sur l'œuvre d'Irène Joliot-Curie et de sa mère Marie Curie, en participant à l'édification de l'icône d'une femme de science et d'une véritable héroïne. Elle n'oublie cependant pas les hommes : Langevin, Perrin, Joliot, ni bien sûr son cher mari. Elle est aussi sollicitée pour écrire son autobiographie. Elle rassemble ses souvenirs dans un recueil *Survivances* qui ne sera jamais terminé.

Elle s'éteint le 16 juin 1967 dans sa maison entourée de sa famille. Les hommages se multiplient, la légende de la militante idéale se construit, dont il faut conserver la mémoire. Une mémoire qui s'estompe et s'efface aujourd'hui. Mais le retour sur cette histoire individuelle, entremêlée à l'histoire collective, permet d'appréhender de façon sensible, et à hauteur d'homme, bien des caractères profonds d'un siècle ■